

respect et de vénération accordés à la vieillesse."

Stimuler l'amour du sol chez les enfants

Tous ceux qui s'intéressent au progrès de l'agriculture voient toujours avec le plus profond regret les enfants de nos cultivateurs laisser en grand nombre le foyer paternel, dans le but de se soustraire aux travaux des champs pour lesquels ils n'ont que du mépris; l'état du cultivateur étant suivant eux, un métier qui ne convient qu'à un mercenaire; nous les voyons, ces jeunes gens, se rendre en grand nombre dans nos villes, y courir les chances d'une mauvaise comme d'une bonne fortune, soit dans le commerce ou l'industrie. Ceux qui s'occupent de l'avenir des pères de notre agriculture, ont suggéré de nombreux moyens pour faire cesser cette désertion de nos campagnes, et le mal n'en est pas moins grand encore aujourd'hui.

Laissons en ce moment parler un jeune enfant de seize ans, qui lui, a reçu les bienfaits d'une éducation agricole et a été initié à l'enseignement de tout ce qui peut former un bon cultivateur. grâce au soin intelligent d'un père qui a su implanter dans le cœur de son enfant l'amour du sol. Cet enfant, encore jeune, gémit sur le sort de ses nombreux compagnons qui n'ont que de l'aversion pour l'agriculture, et il veut se faire l'avocat de leur cause, en suggérant des moyens propres à les retenir sur le sol de leur père.

Voici ce qu'écrivait ce jeune homme, dans un journal d'agriculture publié à New-York, l'*American agriculturist* :

Cette question de la désertion des campagnes par les fils de nos cultivateurs a été longuement discutée par nos écrivains en agriculture, sans résultat apparent. A-t-on traité ce sujet au véritable point de vue de la jeunesse? pas que je sache. Et bien, malgré mes faibles capacités et mon jeune âge, je veux aussi prendre part à cette question qui intéresse à un haut degré l'avenir prospère de notre agriculture.

Ce qu'il nous faut, à nous enfants, c'est que nos parents nous apprennent de bonne heure, pendant notre enfance, à aimer et à chérir le sol que nos ancêtres ont arrosé de leurs sueurs; c'est qu'ils nous donnent eux-mêmes l'exemple du travail, d'un travail raisonné et intelligent; plus encore, qu'ils nous accordent quelques profits dans leurs travaux, afin de stimuler notre zèle et notre courage. Nous ne sommes que des enfants, et comme tels nous devons être traités.

Loin de là, que voit-on le plus souvent sur une ferme où le père requiert le service de ses enfants, dès l'âge de 10 à 15 ans? Nous les voyons, ces pauvres enfants, soumis à un rude labeur, tandis que le père est chez le voisin, à fumer la pipe, ou s'absente même pour plusieurs jours dans le but d'aller sur nos marchés vendre quelques produits qu'il aurait facilement pu offrir chez les marchands du village. Arrive-t-il à son champ, il n'a que des reproches à adresser à ses enfants sur la manière dont l'ouvrage a été exécuté; car il aurait voulu qu'ils eussent fait ces travaux aussi bien que lui, sans être renseignés sur la manière de les exécuter. "Lâches, leur dit-il, comment, à votre âge, vous ne pouvez rien faire de bon; lorsque j'étais jeune, il n'y avait pas d'ouvrage que je ne puisse bien exécuter; mon père n'était pas à la peine de m'en montrer." Il en est ainsi pour tous les travaux, jusqu'à ce qu'enfin l'enfant, las de patience, se décide à prendre le chemin d'une ville voisine ou des États-Unis.

Véritablement, sous un maître aussi peu prévoyant, comment un jeune enfant peut-il s'attacher aux travaux de la ferme? L'enfant demande à être encouragé; intéressez-le aux différents travaux de la ferme. Au lieu de le traiter d'ignorant, donnez-lui des renseignements sur les différents ouvrages qu'il aura à exécuter; plus encore, faites-lui entendre qu'il sait quelque chose sur la manière de cultiver; donnez à chacun de vos enfants un coin de terre à cultiver, et que ce soit le meilleur terrain que vous ayez, afin de l'encourager par le grand revenu qu'il pourrait en retirer. S'il lui arrive de vous faire quelques suggestions sur la manière de cultiver, appréciez-en le mérite; de cette manière l'enfant, s'il sait lire, aura recours à des traités d'agriculture, vous demandera même de souscrire à un journal d'agriculture, dans le but de se perfectionner davantage sur la manière de cultiver son champ.

Que l'on accorde à l'enfant le soin d'une vache et de quelques

autres bestiaux, s'il peut raisonnablement en avoir soin; qu'ils soient même sa propriété et que le profit qu'il en retirera serve à augmenter ce troupeau, ou, s'il est assez nombreux qu'il applique ce profit à l'amélioration de son coin de terre; que le père même permette d'agrandir la partie que l'enfant cultive en lui vendant un ou deux autres arpents de terre, exigeant que l'enfant paie la rente du terrain avec ses profits. Mais, comme le font quelques cultivateurs, n'allez pas demander à l'enfant l'argent qu'il aura réalisé, pour le remettre dans votre poche, sous prétexte que plus tard la ferme lui reviendra; peu d'enfants souffriront de cela, car ils aimeront mieux recevoir une piastre de suite, que 20 ou 30 piastres dans dix ou quinze ans.

Le père, en accordant à son enfant de tels moyens d'encouragement, lui aura inculqué le goût du travail et lui fournira l'occasion de faire des économies. Ce sera pour le pays un cultivateur de plus, un cultivateur intelligent, instruit et laborieux.

Telles sont les vues d'un jeune homme sur cette question aussi importante; elle mérite une sérieuse considération de la part des parents qui désirent faire de leurs enfants, de bons cultivateurs.

Ceci nous rappelle un fait bien digne d'être cité, et qui pourrait servir d'exemple à plusieurs cultivateurs :

Dans un endroit assez rapproché d'ici, réside un cultivateur même très-riche, ayant plusieurs enfants, entre autres des filles. Ce père de famille s'est appliqué à faire donner à ses enfants, surtout à ses demoiselles, une instruction suffisante pour pouvoir se rendre compte de l'économie intérieure d'une maison. Dès qu'elles étaient sorties de l'école, il les initiait surtout aux différents travaux de la ferme, tels que le soin de la basse-cour, la fabrication du beurre, des étoffes, etc., et pour les encourager davantage à ces différents travaux, il leur accordait à chacune, une part dans les profits. Il leur donnait encore le soin d'une vache, et le profit qu'elles en tiraient servait à l'achat de leur toilette; il en était ainsi pour tous les travaux; chacun des enfants y trouvait l'occasion de stimuler son zèle par la part de profits qui devait lui revenir. Ainsi, outre l'avantage d'avoir fourni à la maison des revenus assez considérables et augmenté la dote qui devait revenir à ces filles habituées au travail, de jeunes cultivateurs trouvèrent en elles de bonnes ménagères. — L'expérience a prouvé que le père avait bien raison d'en agir ainsi, car ses gendres s'enrichissent, grâce à l'économie et aux soins vigilants de jeunes épouses qui surveillent avec avantage et profit les travaux de la maison et de la basse-cour.

Perte d'une partie des fumiers de fermes

La question des engrais ne peut revenir trop souvent sur le tapis; sous quelque forme qu'on la présente, elle doit avoir pour le cultivateur toute son utilité. En France les Sociétés d'agriculture en font le sujet de leur constante préoccupation. Voici un mémoire présenté à une société d'agriculture par un de ses membres. Nous en détachons une partie pour l'offrir à la considération de nos lecteurs.

1. *Perte volontaire.*—1o. Il est certain que par insouciance on laisse perdre bien des débris de paille, de plantes, de feuilles, de broussailles, de gazon et autres. Si ces matières étaient ramassées, mêlées aux déjections de toute espèce de personnel de la ferme, que l'on perd le plus ordinairement, et jetées dans un trou pour recevoir en même temps les eaux qui s'échappent des tas de fumier ou basses-cours et s'écoulent le plus souvent dans les chemins, on aurait en peu de temps et sans frais un bon engrais.

2o. Les fumiers placés dans les cours sont presque toujours à la portée des volailles qui les grattent, les éparpillent au grand air et sous le soleil.

3o. Dans les écuries même, le fumier est laissé trop longtemps; il fermente et perd par l'évaporation une grande partie de ses gaz, dont on ignore l'existence et la valeur fécondante. Par exemple, l'odeur qui sort du fumier, c'est l'ammoniaque qui la produit en se répandant dans l'air; l'acide carbonique se dégage et s'échappe de même. Eh bien, ces deux gaz constituent le principal mérite du fumier. S'ils s'évaporent, le fumier s'affaiblit et perd son activité; de plus, ces gaz corrompent l'air et nuisent aux bestiaux et aux personnes: double motif, consé-